

Héritage religieux et patrimoine spirituel

(Du dressage collectif à la formation personnelle)

I / De quelques réflexes subsistant encore...

Aujourd'hui, dimanche 10 août 2003, en pleine période d'une très inaccoutumée canicule estivale, je viens de lire à la « Une » du *Midi Libre* que le curé de Fabrègues (Hérault) vient d'organiser une procession pour faire tomber la pluie.

Le lendemain, lors du *Journal* de 13 heures de France Inter, j'entends que le pape a prié la veille pour la venue de la pluie (cette canicule est européenne !). Lors de la même émission, j'entends que le Recteur de la Mosquée de Paris a décidé de prier pour que la pluie tombe le vendredi 15 août : ces demandes sont œcuméniques !

Sur quoi j'ouvre mon Rituel romain (*Rituale romanum*, imprimé à Tournai, 1957, pp.806 sq.), dont la lecture ne me déçoit jamais. Je lis le chapitre concernant la « Procession pour demander la pluie » (*De processione ad petendam pluviam*). Je m'attends à y trouver seulement des formules magiques, primitives et au fond préchrétiennes : vestiges de quelque fonds païen. Mais je me surprends à trouver dans le rituel une référence expresse et développée au Psaume 147, qui dit :

...7 Chantez à l'Éternel avec actions de grâces, Célébrez notre Dieu avec la harpe!
8 Il couvre les cieux de nuages, Il prépare la pluie pour la terre ; Il fait germer l'herbe sur les montagnes.
9 Il donne la nourriture au bétail, Aux petits du corbeau quand ils crient,
10 Ce n'est pas dans la vigueur du cheval qu'il se complaît, Ce n'est pas dans les jambes de l'homme qu'il met son plaisir ;
11 L'Éternel aime ceux qui le craignent, Ceux qui espèrent en sa bonté.
12 Jérusalem, célèbre l'Éternel ! Sion, loue ton Dieu ! (trad. Segond 1910)

Un psaume, ce n'est tout de même pas rien... Évidemment d'après lui ici, c'est l'Éternel (ou le Seigneur pour les catholiques) qui fait tomber la pluie. À lui il convient de la demander, et pour cela, auparavant, de lui plaire. Tout cela n'est pas archaïque ou accessoire par rapport à la foi, mais intimement constitutif de la foi. Le *Rituel* le dit explicitement : « Nous te demandons, Dieu tout-puissant, de nous protéger, nous qui dans notre malheur avons foi (*confidimus*) en ta bonté, contre tous les événements hostiles » (p.808). C'est donc bien de « foi » qu'on parle. – Mais plutôt, comme je le montrerai, d'une certaine foi, qui constitue ce que j'appellerai notre « héritage religieux ».

Bien sûr les esprits forts ont beau jeu de dire que Dieu n'est pas pour grand-chose dans le déroulement de la météo. Que s'il contrarie les uns, il peut aider

les autres : apparemment les viticulteurs ne sont pas mécontents de la canicule, qui favorisera leur récolte, et il y a assurément en toute chose, vue la diversité des situations individuelles, une relativité des miracles... Qu'il est bizarre que l'ancienne procession des *Rogations* (« Demandes »), en usage dans le milieu paysan, pouvait selon le cas ou bien demander la pluie, ou au contraire qu'elle cesse. Qu'aussi il y a inconséquence à dire en général à tout ce qui vit : « Croissez et multipliez, et remplissez toute la terre (Gn 1/22), et à vouloir particulièrement chasser en les maudissant les rats, les sauterelles, les vers « et autres animaux nuisibles » (*Rituale romanum*, pp. 625 sq. : *Benedictio deprecatoria – contra mures, locustas, vermes, et alia animalia nociva...*). On peut s'amuser à lire le détail des bêtes maudites, et les formules qui y servent. Mais la bénédiction se concilie-t-elle avec l'exorcisme ? – Voir mon article : [Biodiversité](#).

Je vois donc dans le judaïsme (les Psaumes), le christianisme catholique (le Rituel romain), et l'Islam (l'intention du Recteur parisien) une même orientation : se confier entre les mains d'un Être tout-puissant (*Omnipotens Deus*, dit le *Rituel*, comme en son tout début le *Credo*), qui nous gratifie si nous lui obéissons ou même le « craignons », et à l'inverse nous punit si nous lui désobéissons. C'est un Dieu « carotte-bâton », Dieu *Car-ton* comme parfois je l'appelle, avec lequel on a passé contrat ou « alliance », qui nous attache ou rattache à lui.

On pourrait même aller plus loin, en suivant cette logique : si le malheur (par exemple la canicule présente), continue de nous frapper, ne serait-ce pas parce que nous sommes en quelque façon coupable, que nous n'avons pas su fléchir comme il le fallait la puissance de Dieu ? C'est l'ancienne théorie théologique de la rétribution, à mon avis totalement barbare et sauvage, mais qui perdure encore en bien des esprits, et s'atteste d'ailleurs dans sa réapparition fréquente dans le langage : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ? ». Ce sont là les fibres mêmes de notre être. Certes elles ne sont pas, je pense, innées, mais devenues intimement constitutives de nous-mêmes par l'éducation, le conditionnement, l'habitude. Pascal dit de celle-ci qu'il n'y a rien qu'elle ne rende naturel, qu'il n'y a naturel qu'elle ne nous fasse perdre. J'entends donc par « héritage religieux » ce dressage que nous recevons, dont nous sommes l'objet, dans notre enfance, dressage transmis et organisé par nos parents, nos maîtres, et aussi par l'« ambiance générale ». Assurément il aurait pu en être pour nous autrement, si nous étions nés ailleurs par exemple. Nous sommes chrétiens, disait Montaigne, au même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands...

II / Héritiers aveugles ?

C'est au fond cet héritage religieux, cette façon traditionnelle de voir la foi, que le Pape par exemple voudrait voir figurer dans la future Constitution européenne. On pourra lire le compte-rendu de son exhortation apostolique du 29 juin dernier, *Ecclesia in Europa*, dans *Le Monde* du 1^{er} juillet 2003, p.3, sous le titre : « Jean-Paul II alerte l'Europe sur l'abandon de sa culture chrétienne », et le sous-titre : « Le pape rappelle l'union à son héritage religieux ». On lira

aussi dans *La Vie* du 19 juin 2003 des regrets généralisés, et parfois violemment exprimés, sur l'abandon par l'Europe de son « héritage religieux » (par exemple p.35, l'article de Jean-Claude Guillebot, « L'Europe amnésique »). Je pense quant à moi que l'idée et la mention d'un « patrimoine spirituel » sont bien plus intéressantes, et aussi bien moins dangereuses, que celles d'un « héritage religieux ». Et à mon avis on ne défendra jamais assez la laïcité, quand elle n'est pas agressive ou militante. Je m'explique.

D'abord un « héritage » comme le nôtre, en avons-nous vraiment le mode d'emploi ? « Notre héritage, dit René Char, n'est précédé d'aucun testament ». La déculturation est devenue telle qu'on peut douter que la simple répétition des formules, rites, conduites autrefois imposées soit possible. Je doute même qu'elle soit souhaitable, car ne grandissant pas celui qui s'y soumettrait...

En second lieu, ce n'est pas parce qu'une chose est vieille ou ancienne qu'elle est forcément bonne. « Est-il rien de si respectable, dit ironiquement Voltaire dans *Zadig*, qu'un ancien abus ? » Permettez-moi ici une remarque personnelle. Ayant relu soigneusement le canon de l'ancienne messe en latin, j'y ai trouvé cette formule : « En conséquence, cette offrande, nous te demandons, Seigneur, de l'agréer, en étant, par elle, apaisé (*Hanc igitur oblationem quaesumus, Domine, ut placatus accipias*) ». L'important est le *placatus* : si Dieu doit ainsi être apaisé, c'est qu'il est en colère. Cette formule figure dans tous les Missels, y compris dans celui, majestueux dans son beau lutrin, qui trône exposé aux yeux de tous dans la cathédrale de Montpellier, comme je l'ai vu encore en juin dernier. Pour qui connaît le latin, cette formule renvoie à l'image d'un dieu sadique, se repaissant des sacrifices et de la « bonne odeur » du sang de la victime qui monte vers lui (*hostiam Deo in odorem suavitatis* : Eph 5/2). Dieu barbare ou sauvage, dont parle par exemple Baudelaire au début de son « Reniement de Saint Pierre », le même dont il était question dans l'ancien « Minuit Chrétiens » :

Minuit Chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous
Pour effacer la tache originelle
Et de son Père apaiser le courroux.

On ne chante peut-être plus le « Minuit Chrétiens ». Mais *quid* de la formule de la messe ? Pour moi, en toute circonstance, j'essaie toujours de ne pas perdre mon latin. J'ai donc demandé à un jeune prêtre de ma connaissance s'il disait encore cette formule à l'office. Il m'a répondu qu'il la disait encore de temps en temps, et voici les deux raisons qu'il m'a données : d'abord il n'y a pas de raison de laisser cette formule aux intégristes, qui ne disent la messe que selon ce canon (*sic*) et 2/ que de toute façon cette formule avait pour elle son ancienneté, et qu'en Église la tradition comptait avant tout, selon l'adage *Ecclesia supplet* (l'Institution justifie tout). Si on suit ce raisonnement, il faut continuer à dire une formule inepte ou dangereuse, même reconnue comme telle, par le fait seul que

les générations antérieures l'ont prononcée avant nous. On voit où peut mener la préservation inconditionnelle d'un « héritage religieux » non revisité. Je plaiderai donc ici à l'inverse pour la revisitation de l'héritage, individuelle et extra-institutionnelle, tantôt pour son abandon quand il est détestable ou nocif, tantôt pour sa réhabilitation quand il est fondé et enrichissant. C'est en ce sens que je remplacerai « religieux » par « spirituel », et « héritage » par « patrimoine » (l'appropriation personnelle de ce dont on hérite).

Vous me demanderez peut-être, comme on dit aujourd'hui, « d'où je parle », et pourquoi pas de qui « je suis le sous-marin »... Ma formation est catholique, mon enfance a été bercée, comme par exemple celle de Mauriac, *in hymnis et canticis*, mes yeux abreuvés des images somptueuses, du grand théâtre ou cinéma de l'Église romaine. Je peux donc dire en reprenant Racine que :

Je sais de ces palais tous les détours obscurs...
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours...

Puis, pourrai-je dire comme Phèdre :

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent...

Enfin bref, je suis devenu agnostique, ou plutôt, comme me l'a enseigné sur moi-même un critique protestant de mon dernier livre (grâce lui soit rendue !), « symbolo-fidéiste ». Cela veut dire que tout cet héritage dont il est question n'est pour moi que symbole, mais aussi que le symbole est vital, que sans symbole l'homme ne peut déchiffrer le scénario de sa propre vie. Le « spirituel », c'est cela : le déchiffrement de l'existence à travers et au moyen des symboles, et l'interprétation symbolique de ce que l'« héritage » nous présente très souvent comme vérité à croire littéralement.

Je ne connaissais pas les protestants avant la parution de mes [*Deux visages de Dieu*](#). Mais la fréquentation que j'en ai depuis me montre que je suis proche d'eux, au moins de ceux que je connais, qu'on appelle « libéraux ». Maintenant, pour résumer, il me semble que le choix est simple. La position catholique revient à croire comme quand on était petit, c'est-à-dire croire *encore*. Et la protestante, à croire *à nouveau*. Et, chose remarquable, cela correspond aussi à deux conceptions de la culture.

III / Culture, Tradition, Formation

Ce mot est ambigu. Ces « Journées du patrimoine » sont organisées par le « Ministère de la Culture ». Mais de quoi ce Ministère s'occupe-t-il, exactement ? Par exemple on parle souvent de « Culture et Traditions populaires ». Y a-t-il synonymie entre ces deux mots, entre « Culture » et « Traditions » ? Je pense que ces deux mots recouvrent deux notions très différentes, voire opposées. Et cette différence fera bien comprendre celle que je fais ici entre « héri-

tage » (dressage collectif), et « patrimoine » (intégration et formation personnelles).

D'abord il y a une différence qualitative évidente entre les deux mots « Culture » et « Traditions ». « Culture » renvoie chez nous à Racine, à Victor Hugo, etc. Mais des traditions comme celle chez nous du pastis, de la pétanque, des taureaux dans notre région, etc. sont-elles du même ordre, ou à ce niveau ? C'est avec abus qu'on prend « culture » aujourd'hui au sens d'« habitudes » : on dit « culture » des jeunes, pour dire le rap, ou le tag ; je pense à « culture d'entreprise » aussi, qui est un doux euphémisme pour dire simplement : « habitudes de la maison ». Il y a là un nivellement généralisé des valeurs, qui caractérise toute la modernité occidentale.

Mais ensuite, beaucoup plus fondamentalement, le mot « culture » même a deux sens : ce dont on hérite et qui nous conditionne (les grands systèmes éducatifs), et à côté de cela la lecture critique qu'on en fait ensuite, la formation qu'on acquiert personnellement et individuellement. Dans le premier cas, c'est la Tradition au sens noble (non les « petites » traditions dont je viens de parler) ; dans le second, c'est la création de soi par soi, par examen sans prévention de l'héritage. Pour la première notion, les Allemands ont *Kultur* ; pour la seconde, *Bildung* (d'une racine qui signifie « édifier », comme dans l'anglais *to build*). L'héritage religieux relève de la première, ce que j'appelle le « patrimoine spirituel », de la seconde. Bien sûr, je prends « patrimoine » par métaphore et par opposition. Quant à « spirituel », on verra que je l'appose au littéralisme si souvent préconisé par l'« héritage ». Tout en n'étant pas du tout paulinien (on le verra), je fais mien ce mot très connu de l'Apôtre : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie » (2 Co 3/6). En outre, ce mot de « spirituel » suggère quelque chose de personnel, renvoie à une recherche plus volontiers individuelle (les Églises se sont toujours méfiées des « spirituels »...).

On trouvera peut-être « protestante » ma démarche. Soit. Ce n'est pas pour rien que l'Allemagne, qui a ainsi souligné l'importance de la *Bildung* (pensons au *Bildungsroman*, ou « Roman d'apprentissage ») est un pays majoritairement réformé. S'il est vrai que comme disait Valéry « il n'y a qu'une chose à faire : se refaire », cela revient alors à se re-former. « Réforme » peut dire cela, et surtout son ancien nom : Réformation (Re-formation). Le protestant Gide, lui, parle dans *Les nourritures terrestres* de « désinstruction ».

Il est certain en tout cas que *Kultur* pour les Allemands renvoie à l'observance des traditions. C'est le cas chez Spengler par exemple, un traditionaliste, qui la défend contre la « civilisation », considérée comme décadente : déclin quantitatif de valeurs initialement qualitatives (*Le déclin de l'Occident*). Chez Thomas Mann, un progressiste au contraire, c'est l'inverse : la « civilisation » est l'honneur libre de l'homme, face à l'asservissement aveugle à la *Kultur*. Ce n'est qu'en se dégageant de l'emprise de la *Kultur* que l'homme peut devenir un citoyen autonome (*civis*), et ainsi entrer dans la civilisation. – Sur ces questions, voir aussi ma conférence : [Culture et humanisme](#).

IV / La religion-lien

Quel rapport entre ces deux notions et la religion ? C'est que ce mot a lui aussi deux sens bien différents, correspondant aux deux sens de « culture » que je viens de souligner. Le premier renvoie à une étymologie possible du mot, le latin *religare*, qui veut dire « relier ». Ce sens est attesté chez les auteurs chrétiens, comme Tertullien et Lactance. L'homme est relié à Dieu, avec qui il a passé échange ou contrat (c'est comme disent les juristes un contrat synallagmatique : je donne pour que tu donnes – *do ut des*). « Alliance » vient de là aussi : *adligare*, lier. Processus totalement intéressé au fond, basé à la fois sur l'intérêt (l'espoir de gain), et la peur (la crainte d'un châtement). Comme quand on dresse un chien : fait-il bien le tour, on le récompense ; dans le cas contraire, on le punit. Abraham a-t-il voulu sacrifier Isaac, on lui prédit, malgré la barbarie évidente de sa conduite, mille prospérités (Gn 22/16-18). Dans le cas contraire, la punition est accablante, comme pour Caïn (Gn 4/10-12). C'est cette religion assurance-vie (voyez par exemple là-dessus le « pari » de Pascal) qui est la religion pour la majeure partie des gens. Elle se transmet par héritage, catéchisme, qui n'est pas réflexion critique personnelle, raisonnement, mais résonance, répétition en écho (*ékhein*) d'une vérité descendue d'en haut (*kata*).

L'obligation aussi vient de là : *obligare*, rattacher par un lien. Même quand elle se veut laïque, elle n'est que religieuse. Ainsi toute la morale de Kant, basée sur le fameux « impératif catégorique de la raison pratique », n'est en réalité que la morale religieuse déguisée, la simple reprise du Décalogue, ainsi que Schopenhauer l'a montré dans *Le fondement de la morale*. Les anciens ne concevaient jamais la morale comme cela, comminatoire, sans réplique : pour eux, elle n'était qu'hypothétique, à l'optatif, non à l'impératif ; c'était un recueil de conseils (parénétique), et non d'ordres. Elle se résumait à un : « Puisses-tu... », et non à un : « Tu dois ».

Mais en fait, chaleur grégaire, convivialité, cérémonies, coutumes, quoi de plus sécurisant ? On a pris le pli, on continue. On va à la messe, et au sortir on s'arrête à la pâtisserie. Ou bien on va à Lourdes... L'habitude, selon le mot de Proust, nous prend dans ses bras et nous berce, comme un petit enfant. Structuration mécanique. Compulsion de répétition, qui assurément fait survivre. Mais quant à vivre, c'est une autre question...

La religion-contrat n'est évidemment pas propre à l'Occident. Partout les conduites humaines sont ainsi finalisées. En Inde, on fait offrande au dieu pour avoir plus tard un meilleur karma : à Delhi on nourrit les singes qui dépouillent même les humains, car ils sont des réincarnations du Singe-Dieu Hanuman. En certaines régions de l'islam des mères se glorifient d'apprendre à leur fils à mourir en martyr, afin de gagner leur place en paradis : dans les milieux intégristes du Pakistan. Aucune borne n'est mise aux modalités du contrat. Rien ici qui ne soit susceptible n'exister.

À cette religion-contrat il y a certes aussi une finalité sociale : si l'homme ne « fonctionne » pas selon le couple espoir-crainte, en particulier s'il n'a pas peur

du châtement, aucun ordre n'est possible. Les dieux, disait un tyran d'Athènes, ont été inventés pour punir les crimes secrets. La peur du Gendarme (du Jugement Dernier du *Credo* au *Dies irae*) est essentielle au fonctionnement des sociétés. La transcendance sociale dépasse l'individu. Mais ce dernier reste dans l'infantilisme, dans un état de mendicité qui ne grandit pas. « Seigneur prends pitié », *Kyrie eleison*, kyrielle de plaintifs et d'apeurés...

Cet héritage religieux nous a donné, dit-on, tout l'art d'Occident. Mais quel art ? Les crucifixions, les *matres dolorosae*, les *pietas* ? Certes, les formes sont belles. Mais bien indécent le contenu. On a fait de la croix, qui objectivement est l'échec d'une prédication, ou la sanction finalement d'une parole qui n'a pas touché son but, un symbole et un modèle de vie. Chacun de nous, nous a-t-on dit depuis des siècles, doit « porter sa croix ». Meilleur ici est l'artiste, plus grave est le résultat. Ce ne serait pas la première fois qu'il y a une barbarie de l'art : l'euphémisation du sacrifice, la sublimation de l'échec, la glorification des frustrations. Cela vaut même si l'artiste est athée, car il y a un [sacrifice religieux laïcisé](#). Et ainsi, par peur des remords, on peut se préparer une vie entière de regrets. La stabilité sociale, au reste, s'accommode bien de se renoncement, au prix duquel elle s'achète. Les plus belles œuvres y peuvent concourir : *La princesse de Clèves*, l'*Éducation sentimentale* en son avant-dernier chapitre, la *Traviata* en son deuxième acte, *Breaking the waves* ou *Dancer in the dark* en leurs dernières scènes. Encore aujourd'hui renoncer à quelque chose se dit : faire une croix dessus. Le chemin de croix remplace la voix qui parlait au fond de notre cœur, qui montrait un tout autre chemin, une toute autre voie. De cette voix-voie originelle j'ai traité dans ma [Source intérieure](#), et plus récemment dans [Une voix nommée Jésus – L'Évangile selon Thomas](#).

Ce dolorisme conduit tout naturellement au fanatisme. Qui se fait violence à lui-même, devient violent avec les autres. L'agressivité est naturellement corrélée à la souffrance, comme il se voit d'abord chez les animaux : tout chasseur sait qu'un animal n'est dangereux que quand il est blessé.

On m'objectera les nativités, les enfants Jésus, etc. bref toutes les scènes « gaies », ou attendrissantes. Là on mêle tout ensemble, dans la religion-lien, l'effectif du rattachement et l'affectif de l'attachement. Mais le sentiment n'est pas le sentimentalisme, et ce dernier ne fait pas mûrir ou grandir.

Tout cet héritage, il ne suffit pas d'en être ému, il faut le penser. Ici en matière d'héritage, tout comme ailleurs, connaître la chanson, c'est voir vraiment ou percevoir, derrière l'air, les paroles. Croire n'est pas répéter mécaniquement des mantras. Croire c'est penser : je suis de l'avis là-dessus de certains milieux protestants (stand de l'EFR de Lunel, foire aux associations, septembre 2003), ainsi que d'André Gounelle¹.

¹ « Loin de menacer la foi, la réflexion la consolide. Une foi intelligente aide à lutter contre l'obscurantisme et l'utilisation abusive du sacré » (A.G.).

V / La religion-relecture

Qu'est-ce donc que je propose ici ? Simplement un second sens du mot « religion », que je rattacherai, non à *religare*, « relier », mais à *relegere*, « relire ». Cette deuxième étymologie possible, elle est au moins aussi ancienne que la première, sinon plus, puisqu'elle est déjà d'abord dans Cicéron, et ensuite dans Aulu-Gelle. Ces deux-là opposent la religion-relecture attentive et scrupuleuse de l'héritage reçu, des textes et des traditions, à la superstition, qui est observance aveugle et mécanique des rites, et qui est potentiellement très dangereuse par le fanatisme qu'elle implique (voyez Lucrèce, I, 101, à propos du sacrifice d'Iphigénie). « Il importe d'être relecteur scrupuleux, il est néfaste d'être superstitieux » (*religentem esse oportet, religiosum nefas*), dit Aulu-Gelle. Relecteur de ce qu'on nous a transmis certes, mais, dirai-je, à cette occasion aussi relecteur de soi-même. Il y a donc bien [deux sens du mot religion](#).

Que reste-t-il en effet à l'homme, lorsqu'il a congédié cet Être sur lequel il fait toutes ses projections, alibi de ses peurs, de ses impuissances, de ses ratages, ou à l'inverse de ses espoirs et de ses rêves ? Simplement de le transférer de l'extérieur de lui-même, à l'intérieur. Dieu n'est plus le Grand Gendarme, le Créateur, le Tout-puissant (*Pantokratôr*) dont on s'effraie et qu'on s'efforce de fléchir, mais une force intérieure qui fait « tenir debout », ou au contraire peut tragiquement faire défaut : ainsi le *Eli, Eli lama sabachtani* ? du Golgotha peut-il être traduit par : « Ma force, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Le mot araméen *Eli* renvoie à l'hébreu *Elohim*, qui signifie bien « force », « puissance », et sûrement cette traduction ne serait pas refusée par certains hébraïsants. Ce « Dieu qui fait tenir debout » peut bien dès lors, comme on dit, nous « laisser tomber » : tel serait, intériorisé, le sens de la « déréliction » théologique... – Dieu est aussi une façon de nommer ce qui échappe à la prise logique du raisonnement. On peut l'appeler l'Inconnu, l'Inconnaissable, l'Ultime, comme on voudra... Si on est bouddhiste, c'est moins une Présence pleine, qu'un Vide. On passe alors du « Je suis qui je suis », de l'Exode, à « Rien n'existe » (voyez là-dessus le compendium bouddhique qu'est *Little Buddha* de Bertolucci). Peu importe. En revanche, ce qui compte, c'est le changement opéré en soi à cette occasion par cette prise de conscience, la *metanoïa*, la conversion (dans le bouddhisme zen, ce moment de retournement ou d'illumination s'appelle le *satori*).

Le « ciel » des chrétiens n'est pas un lieu, mais un état. Le « gagner », comme on dit, ce n'est pas se déplacer, mais changer sa vision. Le « Royaume », dit Jésus, est « à l'intérieur de vous » (Lc 17/21 : *entos hymôn*), et non « parmi vous », comme traduisent les églises, qui veulent à tout prix socialiser les hommes, les encadrer par des directives (les Commandements) et les diriger par des espoirs de gratification, évidemment toujours différée (le Paradis après la mort). S'agissant de la « conversion » même, elles veulent « faire du chiffre », sans s'occuper de l'analyser, de dire en quoi précisément elle consiste (voir le passage des paraboles de conversion de l'[Évangile selon Thomas](#) aux évangiles

canoniques : la drachme, la brebis perdue, etc. : du qualitatif individuel au quantitatif, au numérique, à la statistique).

VI / L'intériorisation spirituelle

Le spirituel, ou la conversion de la religion-lien (héritage imposé) à la religion-spiritualité (découverte personnelle) est cela : l'intériorisation systématique des injonctions et des récits divers dont on nous a au départ abreuvés pour alimenter notre crédulité, nos peurs ou nos attentes.

Cette intériorisation n'est d'ailleurs peut-être qu'un retour à une très ancienne méthode : je pense à la lecture résolument symbolique que Philon d'Alexandrie (env. 20 av. J.-C. - 45 apr. J.-C) faisait déjà de la Bible juive. Il pratiquait couramment à son propos ce qu'on appelle l'« exégèse allégorique », et sa méthode était aussi utilisée par le groupe appelé « thérapeutes », sorte d'ordre monastique du judaïsme alexandrin. Or ces derniers étaient proches des Esséniens de Qumrân. Philon n'a pas connu Jésus, son « contemporain » pourtant. Mais n'y a-t-il pas là, dans tous ces rapprochements, une communauté objective de pensée, bien singulière au demeurant ?

Après, la lecture symbolique, libérante et mature, s'est perdue, au bénéfice d'un enseignement institutionnel littéral, qui à mon sens infantilise et aliène. Cela est au moins vrai de l'Occident, plus « littéral » ou littéraliste, alors que l'Orient reste plus « symbolique ». Je pense à l'héritage de Clément d'Alexandrie (env. 140-env. 220), ou à celui d'Origène (185-251)².

Quelques exemples seulement : le récit de « Création » dans l'A.T. peut être vu comme une parabole de la façon dont s'organise, en nous, le monde : par distinctions, séparations successives, un ordre émergeant progressivement d'un chaos. Mais littéralement pris, c'est comme si Copernic, Galilée, Darwin n'avaient pas existé (mais il y a encore sans doute à travers le monde des « créationnistes », intégristes ou littéralistes anti-darwiniens...).

Les « Commandements » aussi (le Décalogue) il faut les voir non comme des injonctions, mais comme des avertissements casuels. Il faut faire voir ce qui se passe quand on n'y « obéit » pas. Kieslowski l'a montré admirablement, par exemple dans *Brève histoire d'amour*, commentaire de « Tu ne seras pas luxurieux ». La « morale » de ce film est : « Luxurieux, tu ne seras pas » (c'est-à-dire un être humain). Dans l'opposition des deux formules réside bien le passage de la religion n°1 (le lien), à la religion n°2 (la relecture). Il est évident qu'on « respecte » plus de Décalogue quand on le commente ou quand on réfléchit sur lui, que quand on le brandit comme un épouvantail. Et cette méthode est péda-

² « Ainsi Origène convie-t-il ses lecteurs ou ses auditeurs à un perpétuel approfondissement du sens de l'Écriture. Il présente assez souvent sa méthode exégétique en faisant appel à la distinction entre trois sens de l'Écriture correspondant aux trois parties de l'homme : le corps, l'âme, l'esprit. Le « sens littéral » est celui auquel restent attachés les simples ou les littéralistes : les charnels. Le « sens moral » recherche, derrière la lettre, une allégorie capable d'édifier la vie morale. Le « sens spirituel » se rapporte aux « biens spirituels », c'est-à-dire « à la sagesse cachée dans le mystère » (EU, art. *Origène*). → Anthropologie ternaire : *sôma, psychè, pneûma*...

gologiquement bien plus efficace, emporte bien mieux l'adhésion. La première ne « marche » qu'avec des enfants. Mais sans doute les enfants sont encore en grand nombre...

Quant aux paraboles évangéliques (le N.T.), si on les soustrait à l'irrationnel bêtifiant du miracle, elles sont d'admirables scénarios de vie. On y lit par exemple que l'on peut spirituellement « se dresser » ou ressusciter par le repentir ou le changement de vision (l'essentiel de la conversion ou *metanoia*) : c'est le sens de la parabole de l'« Enfant prodigue » dans Luc. « Mon fils était mort (littéralement dans la Vulgate il avait fait fausse route : *per-ierat*), et il est revenu à la vie ». L'enfant prodigue a réussi une « résurrection » que par exemple Jonas a ratée (voyez le Livre de Jonas dans l'A.T.). La psychorigidité de Jonas, refusant d'admettre l'injustice du pardon (analogue à celle du frère aîné de l'enfant prodigue) l'a empêché de faire sa résurrection – spirituelle. Voyez ici mes articles : [Genèse d'un fasciste](#), et [Fascisme et désir de mort](#).

Mais l'Église voit dans l'histoire de Jonas (après il est vrai un logion évangélique : Mt 16/4) une préfiguration de la résurrection littérale, physique, du Christ. On confond réanimation physique, somatique, et résurrection spirituelle (« pneumatique ») : alors qu'on ne cesse ordinairement d'attendre la résurrection des morts (un des derniers articles du Credo), on oublie que beaucoup sont dès cette vie-ci des morts-vivants, et qu'au lieu de réanimer des cadavres, il vaudrait mieux essayer de ranimer des vivants. Seule la seconde résurrection, la spirituelle, me semble digne d'être imaginée, espérée par un être rationnel.

Pareillement la « pneumatisation » de Marie fécondée par les paroles de l'Ange au début de Lc a un sens symbolique fort, la pénétration par la Parole, mais un sens littéral ridicule. La naissance virginale, la parthénogenèse, n'est que pour amuser les enfants. Si « la voix de l'Éternel fait enfanter les biches » (Ps 29/9), pourquoi ne le ferait-elle pas aussi des femelles humaines – au moins symboliquement ? Au reste, quiconque écoute le Verbe devient enfant engendré de Dieu, né de Dieu : le Verbe est fécondant (*Logos spermatikos*), et la parole est une insémination (Jn 1/12-13).

VII / De l'idolâtrie aliénante à la lecture responsable

« Il faut vivre par le symbole, ou mourir par la chair », disait Cassirer. Mais je ne me fais pas beaucoup d'illusions. On préférera toujours d'être ébloui par le miracle qu'éclairé par le symbole. On oublie bien vite que Jésus a dit non au Diable qui lui proposait des miracles, une thaumaturgie, dans l'épisode de la tentation au désert (dans les évangiles synoptiques). Mais combien préfèrent le pain et les jeux, manger et voler dans les airs, ou voir voler, être nourri et au spectacle : *RMI* et *TV*... Combien confondent croyance et crédulité, foi dans les possibilités intrinsèques du texte, fécondantes, illuminantes pour la vie, et sacralisation aveugle de ce dernier ! On m'a dit pour me le reprocher que je ne croyais pas que la Bible était un « livre inspiré ». Effectivement je me méfie de ceux qui le brandissent pour en écraser les autres. Mais il me suffit de penser que c'est un

livre « qui inspire ». Qui éclaire, au moins dans ses meilleurs passages, nos vies, qui explicite des scénarios existentiels présents dans chacun de nos chemine-ments, et nous aide quand nous partons à la recherche de nous-mêmes.

De Jésus lui-même nous ne savons que ce qu'en rapportent ses disciples. Comme Socrate, qui n'est connu que par Platon, Xénophon, etc. Ils n'ont rien écrit eux-mêmes, et ce sont, en un sens, des « formes vides ». Mais qu'on ne sache rien de sûr quant à la personne physique de quelqu'un, ou même de son existence réelle et effective dans l'histoire, ne change rien à l'essentiel : le rayonnement intrinsèque de certaines paroles, d'un enseignement qu'il faut prendre au sérieux, méditer, laisser résonner en soi. C'est cela que j'appelle la lecture responsable (au sens à la fois d'« adulte », et de « qui fait réponse »), et qui nous délivre de toute idolâtrie aliénante.³

Jésus au fond n'est rien que sa propre parole, telle qu'on la voit rapportée (nous n'en avons pas d'autre de toute façon), il s'y contient et révèle tout entier. « Qui es-tu ? – Absolument ce que je vous dis » (Jn 8/25 – seule trad. de ce *tèn arkhèn* en Darby). Cette vision nous délivre définitivement de tout ce qu'on a dit à propos de lui, ou autour de lui, dont l'héritage nous étourdit. La parole même du Christ, sa Bonne nouvelle revient par-delà ce qu'on a dit à son propos : *l'Evangelium Christi*, enfin, et non plus *l'Evangelium de Christo*. Il faut toujours jouer le texte contre l'histoire. Le texte seul, Luther dirait : *sola scriptura*. Or n'oublions pas qu'autrefois en milieu catholique il n'était pas bien vu de lire la Bible. Au 17^e siècle encore, elle était réservée aux clercs. Suffisait-il alors de regarder tableaux et statues, excellents moyens de propagande, et d'écouter les sermons ?

Alors, prenant enfin le texte au sérieux, tout le texte et rien que lui, nous ne sommes plus idolâtres, mais rendus à notre rôle mature d'écouter, ou au-jourd'hui de lisant, d'interprétant. « Es-tu roi ? – C'est toi qui le dis » (Jn 18/37). Et non pas, comme on traduit souvent : « Tu l'as dit, je suis roi » (traduction à tendance idolâtre, qui justifierait la fête du Christ-Roi). Comme on le dit dans le jeu enfantin : le premier qui le dit, il l'est. Sur ce qu'il est, Jésus s'en remet à nous. Tel nous disons qu'il est, tel il est. Aucune autre garantie sur ce qu'est ce-lui qui parle que l'impression gravée en qui l'entend, soit maintenant la réso-nance au fond de notre cœur. « Par les paroles que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (*Év. Thomas*, log. 43, v. 3-4).

Au fond, le texte est un miroir qui nous est tendu : en lui nous nous reflétons. Cette image que nous y lisons est d'ailleurs, comme celle de tous les miroirs,

³ « Presque toutes les informations sur Jésus et sur le christianisme primitif proviennent de ceux qui se sont donnés pour ses disciples. Ces derniers consignèrent leur témoignage par écrit pour convaincre les générations futures et non pour restituer une quelconque vérité historique. Par conséquent, ces informations soulèvent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Personne n'a jamais réussi à harmoniser toutes ces données en un corpus cohérent qui rende compte du déroulement chronologique des événements de façon satisfaisante. La nature même de ces sources d'information a donc rendu très difficile voire impossible, sauf d'une manière très hypothétique, la distinction entre les enseignements originels de Jésus et ceux qui ont été développés à son sujet par les premiers chrétiens. » (Article *Christianisme*, Encyclopédie Microsoft® Encarta® 2003. © 1993-2002 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.)

plus probante, plus essentielle, plus profondément vraie ou réelle, que celle que nous pouvons avoir de nos vies, qui s'effilochent ou se brouillent la plupart du temps. Floue est notre figure, et nette, reflétée dans le miroir qui lui donne sens : voir là-dessus la couverture de mon livre *[Laquelle est la vraie ?](#)* (CRDP Montpellier 1997). Là, tout est bien mis au point (dans tous les sens de l'expression).

Il y a bon nombre de ces miroirs instituants, donateurs de vie. Tous les grands textes spirituels de l'humanité ont la même fonction. Parfois il y a entre eux d'étranges analogies. Par exemple entre la *Bhâgavat Gîta*, le *Tao Te King*, l'*Évangile*, etc. Le « patrimoine spirituel » n'exclut rien.

VIII / Spiritualité et sagesse

Leur leçon est souvent celle d'une sagesse, et je ne vois pas, malgré ce que dit Paul là-dessus (« Je détruirai la sagesse des sages »... 1 Co 1/19), pourquoi ce mot serait infâmant. On prend « sagesse » au sens de résignation, conservatisme. Mais s'il s'agissait de la réunion de soi à soi, condition essentielle d'un bon rapport aux autres, qui vient seulement *après*, de toute façon. Et cette folie « révolutionnaire » de la croix qui sauve (paulinienne essentiellement), combien de victimes n'a-t-elle pas fait ! Certes on « claironne » l'amour, le don de soi (1 Co 13). Mais c'est précisément quand on veut « se sacrifier », ou se fuir soi-même, qu'on fait le plus de mal aux autres.

Si la religion n°1 nous crispe sur des certitudes en opérant un bien curieux mélange de désespoir et d'orgueil (Dieu peut me détruire, mais j'ai tout de même une relation particulière, personnelle, avec lui, que les autres n'ont pas), la religion n°2 nous habitue à la prudence et au doute, par l'attention scrupuleuse même que nous mettons à scruter les textes, à les prendre au sérieux. Et ce n'est pas rien, si cette transformation d'un héritage subi en patrimoine intérieur peut nous rendre un peu plus sages, ou un peu moins fous...

© Michel Théron – 2010

[Conférence prononcée au Temple de Mauguio, le 21 septembre 2003]

.../...

Complément
sur [les deux sens du mot religion](#)

– *Littré* : Religion. **ÉTYMOLOGIE** :

Prov. religio, **religion** ; espagn. **religion** ; ital. **religione** ; du lat. **religionem**, dont l'étymologie est douteuse entre relegere, recueillir, et religare, relier. Pour relegere, on dit que religare aurait fait religatio (ce qui est inexact, car re-lig-io se conçoit, exemple opt-io), et on cite la phrase : religenter esse oportet, religiosum nefas (voy. FREUND) ; en ce sens, religio voudrait dire recueil (c'est probablement le sens primitif de lex), recueil de formules religieuses, de pratiques. Pour religare, on cite la phrase d'Aulu-Gelle (II, 28) : falsa **religione** alligare, alium [deum] pro alio nominando ; ce serait une formule qui liait les dieux, et l'homme à eux. En latin, religio, au sens d'état monastique, se trouve dès le Ve siècle.

– *Dictionnaire Historique Le Robert*

RELIGION n. f. est un mot emprunté (v. 1085) au latin religio dont l'étymologie est controversée depuis l'Antiquité. À la suite de Lactance, de Tertullien, les auteurs chrétiens se plaisent à rattacher religio au verbe religare « relier-, de re- (- re-) à valeur intensive, et de ligare (- lier) ». La religion ayant pour objet des relations que font entretenir avec la divinité, le mot signifierait proprement « attache » ou « dépendance », les variations de sens étant analogues à celles de rattachement et attachement, désignant à la fois le lien effectif et le lien affectif. Une autre origine est signalée par Cicéron et appuyée de son autorité : religio serait tiré soit de légère « cueillir, ramasser » (- lire) avec adjonction d'un préfixe re- (- re-) marquant l'intensité ou le retour en arrière, soit de religere, « recueillir, recollecter », verbe attesté seulement par un participe. D'après Émile Benveniste, il signifiait, abstraitement, « revenir sur ce que l'on a fait, ressaisir par la pensée ou la réflexion, redoubler d'attention et d'application », développement comparable à celui de recolligere (- recueillir, recolliger). De fait, religio est synonyme de « scrupule », « soin méticuleux », « ferveur inquiète », ce qui semble exclure, en latin classique au moins, l'idée de relation avec le sacré. Dans ce sens, le mot convient cependant à l'exercice du culte, à l'observance rituelle qui exigent une pratique littérale et vigilante. Équivalant à « délicatesse de conscience, recueillement, circonspection minutieuse », le terme a pu se fixer rapidement et presque exclusivement sur l'expérience ou la manipulation du sacré. Il ne recouvre à l'origine qu'un ensemble de pratiques, croyances et obligations morales, glissant de la disposition subjective évoquée ci-dessus aux réalités objectives que cette disposition concerne. Aussi, dans le haut moyen âge, religio désigne la discipline monastique, la profession religieuse (Ve s.), l'ordre religieux (1143) et l'ensemble des vérités et devoirs religieux. Il semble que les langues occidentales, à la différence d'autres idiomes, même indo-européens, ont spécialisé un vocable pour distinguer l'appareil des croyances et des rites de toutes les autres institutions sociales. Cette rupture et ce transfert correspondent à la pensée distincte d'un domaine qui n'avait jamais été pensé à part, les sociétés archaïques n'isolant pas la sacralité de la socialité, leur constitution du social étant intrinsèquement religieuse.